

FESTIVAL
LA GACILLY
PHOTO

BRETAGNE^{BE}

MORBIHAN



AUSTRALIE

21 JUIN →
3 NOV. 2024

& AUTRES REGARDS



21^E ÉDITION AUSTRALIE & AUTRES REGARDS



**DU 21 JUIN
AU 3 NOVEMBRE 2024**

DOSSIER DE PRESSE

21 Mars 2024

Pour utiliser des photos libres de droit extraites de la programmation du Festival, nous vous invitons à vous rapprocher de notre agence de presse 2e BUREAU :

Martial Hobeniche, Marie-René de La Guillonnière, Mathilde Sandlarz
Tél. : +33(0)1 42 33 93 18 • lagacilly@2e-bureau.com • @2ebureau

festivalphoto-lagacilly.com
[@lagacillyphoto](https://www.instagram.com/lagacillyphoto) [#lagacillyphoto](https://www.instagram.com/lagacillyphoto)





ÉDITOS

P. 4

JACQUES ROCHER

Président et Fondateur
du Festival Photo La Gacilly

CYRIL DROUHET

Commissaire des expositions
du Festival Photo La Gacilly



PROGRAMMATION DE LA 21^E ÉDITION

AUSTRALIE

P. 11

Bobbi Lockyer
Adam Ferguson
Matthew Abbott
Viviane Dalles
Trent Parke
Narelle Autio
Anne Zahalka
Tamara Dean

Anoek De Groot, Saeed Khan
et Torsten Blackwood,

AUTRES REGARDS

P. 21

Joel Meyerowitz
Louise Johns
Alessandro Cinque
George Steinmetz
Mitch Dobrowner
Alice Pallot
Ulla Lohmann
Gaël Turine
Bernard Plossu
Sophie Zénon



DROIT À LA CULTURE POUR TOUS

P. 32

FESTIVAL PHOTO DES COLLÉGIENS
DU MORBIHAN

ACCOMPAGNER L'ÉVEIL CULTUREL



UN FESTIVAL INTERNATIONAL

P. 36

FESTIVAL PHOTO LA GACILLY-BADEN



PROGRAMMATION ÉVÈNEMENTIELLE

P. 38

AGENDA



L'ASSOCIATION & SES VALEURS

P. 40

UN VILLAGE DANS LES IMAGES

RÉSEAUX ARTISTIQUES
ET CO-CONSTRUCTION
AVEC LES ACTEURS CULTURELS

RÉSEAUX DÉVELOPPEMENT DURABLE

INFORMATIONS PRATIQUES

PARTENAIRES

CONTACTS

ÉDITOS



PARTAGES PHOTOGRAPHIQUES



Depuis plus de 20 ans, le Festival Photo La Gacilly participe à la vitalité d'un territoire rural. Il est reconnu aujourd'hui comme Grand Événement par le département du Morbihan.

Cette 21^e édition s'inscrit dans la continuité éditoriale et la variété des écritures photographiques. Porté par une équipe de passionnés et l'aide précieuse de bénévoles, soutenu par des partenaires publics et privés, le Festival est un événement fédérateur qui réussit à rassembler photographes, acteurs et publics autour de valeurs communes.

La photographie est un art à partager, la preuve en est que chaque année, ce sont plus de 300 000 festivaliers qui découvrent le talent des photographes au détour d'une ruelle, le long d'un chemin ou autour d'un jardin.

La singularité du Festival Photo La Gacilly repose à la fois sur les enjeux environnementaux et sociétaux mais aussi sur le fait d'être intégré au cœur d'un village à dimension humaine.

Nous célébrons également cette année, la septième année du Festival Photo La Gacilly-Baden, marquant ainsi notre attachement à l'internationalisation de notre festival.

Au nom de tous les membres de l'association, je tiens à exprimer ma gratitude pour le dévouement et l'engagement de chacun dans ce formidable projet.

Jacques Rocher

Président et Fondateur du Festival Photo La Gacilly



À LA RECHERCHE DU MERVEILLEUX



*« Un pessimiste voit la difficulté dans chaque opportunité,
un optimiste voit l'opportunité dans chaque difficulté ».*
Winston Churchill

Et si, malgré tout, nous avons des raisons d'espérer. Et si, raisonnablement, nous pouvons avoir confiance dans l'avenir et croire enfin que nos enfants connaîtront un monde meilleur que le nôtre. J'entends déjà les Cassandre ironiser sur de tels propos comme étant le reflet d'un esprit baigné de naïveté béate. Certes, la période que nous vivons, secouée par des chocs violents et imprévisibles, suffirait à leur donner raison : la pandémie de Covid-19 reste un traumatisme collectif et nous vivons dans l'angoisse d'une nouvelle catastrophe sanitaire ; l'invasion de l'Ukraine par la Russie ravive les craintes d'un embrasement militaire sur le sol européen ; le Proche-Orient s'enfonce dans des exactions toujours plus meurtrières depuis l'innommable attaque du Hamas du 7 octobre dernier ; l'atmosphère politique est devenue irrespirable, gangrénée par les conflits sociaux, la révolte contre le déclassement, la montée des populismes et le repli sur soi ; enfin, nous pleurons cette urbanisation effrénée en ayant construit des villes géantes pour des vies minuscules. Pour couronner le tout, nous courrions au désastre écologique et le réchauffement climatique, se matérialisant par des températures record, semblerait incontrôlable jusqu'à compromettre à long terme l'existence même de l'espèce humaine sur cette terre que nous avons tant malmenée.

Reste que la voix des annonciateurs du déclin et de l'effondrement de nos civilisations, amplifiée par le catastrophisme des médias et des réseaux sociaux, porte davantage que celle des rationalistes. Car c'est la volonté d'action et de réussite qui devrait se substituer à la peur et à la culpabilité. Et si l'humain est loin d'être sage, il conserve cette étonnante capacité de savoir réguler ses propres excès pour vaincre les défis qu'il s'est lui-même imposés.

Dominer nos peurs pour préserver l'espoir

Quelques données sont utiles à délivrer pour démontrer cette surestimation des dangers. La pauvreté extrême est sur la voie de l'éradication. En 1990, 36 % de la population vivait, selon la Banque mondiale, dans des conditions de dénuement total. Ce taux est passé à 9 % désormais (soit, malgré tout, 700 millions de personnes, principalement en Afrique subsaharienne). De plus, presque toute l'humanité est aujourd'hui alphabétisée, la santé humaine s'améliore, surtout dans les pays les plus pauvres, grâce à la quasi-disparition de maladies comme la peste, la variole ou la lèpre, enfin le monde avance vers toujours plus d'égalitarisme, surtout dans les revenus et les droits de l'Homme, grâce à la vigilance des grandes institutions internationales.

Sur le plan environnemental, parviendrons-nous à infléchir des prévisions toujours plus inquiétantes ? Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) répète ce que nous savons déjà : à force de brûler des matières fossiles, la Terre se réchauffe de plus en plus vite. Vagues de chaleur, sécheresses, inondations et autres phénomènes extrêmes s'intensifient. Si l'on veut limiter le réchauffement à +1,5° C, il faudrait réduire de 48 % nos émissions de CO₂ d'ici à 2030. Mission impossible ? Le président du Giec lui-même, Hoesung Lee, y croit : « *Nos rapports montrent que l'humanité dispose du savoir-faire et de la technologie nécessaires pour lutter contre ce dérèglement provoqué par l'être humain* ». Et l'actualité récente de corroborer ses dires : en décembre dernier, les 200 pays présents à la COP 28 de Dubaï ont mentionné pour la première fois l'objectif d'une sortie des énergies fossiles.

Pour ce faire, les solutions existent. Oui, le solaire et l'éolien ont un avenir, d'autant plus que le prix des batteries au lithium a baissé de plus de 50 % en dix ans. Oui, la sobriété ça s'apprend, et ce ne sont pas les Occidentaux qui diront le contraire : avec la flambée des prix de l'énergie, ils ont bien vu cet hiver tout l'intérêt qu'ils avaient à réduire leur consommation. Oui, on peut modifier le contenu de nos assiettes, limiter l'élevage émetteur de méthane et s'orienter davantage vers les protéines végétales. Oui, enfin, on peut restaurer les écosystèmes plutôt que de les appauvrir : la planète, avec ses océans, ses mangroves, ses tourbières, ses forêts sous-marines, a un rôle primordial dans la machine climatique et il faut miser sur la nature, adapter les bâtiments de nos mégapoles en favorisant les îlots de fraîcheur, replanter des haies, revitaliser les zones humides, faire renaître des marécages. Le nouveau roi d'Angleterre, Charles III, a vu juste en prononçant un discours trop peu écouté au Parlement britannique : « *L'Homme a dû combattre la nature pour survivre. Dans ce siècle, il comprend que, pour survivre, il doit la protéger* ». Sauver la planète pour sauver l'humanité n'est plus un vœu pieux.

Garder espoir, mieux comprendre le monde qui nous entoure pour mieux l'appréhender, révéler les ferments de beauté pour conserver intacte notre capacité d'émerveillement, ce sont les missions que notre Festival Photo La Gacilly a toujours défendues par l'entremise de la photographie, dans les œuvres de ces artistes qui s'interrogent sur notre monde en mouvement, dans ces clichés qui révèlent une vérité belle ou cruelle. Plus que jamais, les photographes révèlent ce que nos yeux embués de noirceur parfois ne voient plus : ils découvrent les joyaux insoupçonnés d'une nature fragile, ils nous mettent en garde sur les dangers qui nous guettent, ils immortalisent des éclats de vie, ils nous émeuvent par leur humanité, ils sont ces lanceurs d'alerte qui réveillent nos consciences.

Focus sur cette si lointaine Australie

Pas étonnant dans ces conditions que, pour cette 21^e édition, nous ayons décidé de mettre le cap sur l'Australie, une île-continent bien lointaine, trop peu connue de nous autres Européens, rarement sous les feux de l'actualité, si souvent fantasmée pour ces espaces encore vierges et inviolés. Mais derrière ces clichés de l'exotisme se cache parfois une réalité que nous ignorons et que seuls les artistes de ce pays d'Océanie savent véritablement saisir. Avec une superficie géante de 7 741 200 km² (14 fois la France) pour à peine plus de 26 millions d'habitants, on s'imagine d'abord une terre rêvée, avec des forêts tropicales humides couvrant 17 % de sa surface, une montagne rouge et sacrée pour les Aborigènes (celle de l'Uluru), des fermes gigantesques parsemées sur des contrées désertiques et inhabitées, une barrière de corail inscrite au Patrimoine mondial de l'Humanité, une faune comptant des espèces endémiques, kangourous, koalas, diables de Tasmanie qui suscitent toutes les passions. La vérité est plus complexe, parfois moins flatteuse.

Longtemps pointée du doigt ces dernières années pour sa politique peu ambitieuse en matière de climat, l'Australie, premier exportateur de charbon et deuxième pire pollueur de la planète par habitant derrière l'Arabie saoudite, a connu des catastrophes à répétition. La plus grave sécheresse jamais enregistrée dans le pays - elle aura duré dix ans -, s'est achevée en 2020 par des feux de forêt dont la violence et l'intensité ont été retransmises sur toutes les chaînes de télévision du monde, détruisant près de sept millions d'hectares de forêts, des milliers de logements, tué plus d'un milliard d'animaux et dégagé en quelques semaines 715 millions de tonnes de CO₂ dans l'atmosphère, soit davantage que les émissions générées par la France et l'Italie sur une année entière. Les flammes ont ensuite laissé place à des trombes d'eau qui se sont traduites, deux années de suite, par des inondations massives. En outre, la Grande Barrière de corail, où se concentre 25 % de la biodiversité marine de la planète, s'éteint doucement, subissant en 2024 son septième « blanchissement massif » depuis 1998. Et la situation des Aborigènes, arrivés 60 000 ans sur cette terre avant l'arrivée massive des colons au XVIII^e siècle, est loin d'être enviable, avec des droits minorés et bafoués. Un espoir cependant ? Conscient de son retard en matière environnemental et désireux enfin de le combler, le Parlement australien réagit et multiplie les initiatives positives, votant en 2022 une loi revoyant à la hausse ses objectifs de réduction d'émissions de CO₂ et prévoyant enfin de privilégier les énergies renouvelables au détriment du charbon qui fournit l'essentiel de son électricité.

Une photographie poétique et sans artifice

Engagés, amoureux de leur pays au point d'en dénoncer avec poésie ses propres travers, utilisant une écriture visuelle débordant de créativité, les photographes australiens que vous découvrirez dans les venelles, dans les jardins, dans les rues de notre village breton, sont les fers de lance d'une beauté à préserver. Artiste aborigène résolument engagée dans la défense des peuples autochtones, **Bobbi Lockyer** préfère montrer la dignité de ses congénères plutôt que leur désespérance. Protecteurs d'une terre sacrée dont l'Uluru, cet imposant monolithe rougeoyant s'élevant au cœur d'une région aride, est un symbole. Ils tentent de préserver leurs traditions et de perdurer, mettant au centre de leurs aspirations le culte de l'enfant et de la natalité. **Adam Ferguson** lui aussi rend hommage à cette terre qui l'a vu naître. Photojournaliste émérite, il a couvert de nombreux conflits, notamment en Afghanistan, avant de prendre conscience qu'il connaissait mal son propre pays, mythifié à l'étranger. Pour la première fois, ce travail d'introspection sur plusieurs années sera exposé en Bretagne, à La Gacilly : *Big Sky*, « un ciel immense », fait référence, sans complaisance et avec force, à cette ambiance si particulière du vaste territoire australien où des populations isolées, sans contact social véritable, font corps avec une nature hostile. Savoir tirer les enseignements des leçons du passé ? C'est tout le propos de **Matthew Abbott** qui a documenté et obtenu un World Press Photo pour ses reportages poignants et terrifiants des incendies qui ont ravagé comme jamais l'île-continent en 2020. Et si l'on pouvait combattre le feu par le feu ? Dans l'ouest de la terre d'Arnhem, il a constaté que la pratique ancestrale de brûlage permettait aux Aborigènes de protéger et d'amender, du ravage des flammes, leurs terres natales tout en contribuant au développement de leurs communautés.

Comprendre, découvrir, aller à la rencontre de l'autre, sans doute la photographe française **Viviane Dalles** cherchait-elle des réponses face à l'immensité de ce territoire méconnu. En Australie, la grande majorité des populations s'est installée sur ses bordures maritimes : 10 % seulement occupe le cœur du pays, le *Bush* et l'*Outback*, où le domaine d'une ferme peut atteindre la taille d'un département français. Durant de long mois, elle s'est immergée dans ce monde où, au milieu de nulle part, il y a tout à faire. **Narelle Autio** et Trent Parke, unis dans la vie, ont, eux, toujours choisi de documenter, avec, chacun leur style propre, leur pays natal. La première, considérée comme l'une des artistes australiennes les plus collectionnées, s'intéresse aux éléments naturels, développe une recherche esthétique de nos confrontations avec nos milieux, et aime étudier le corps humain lorsqu'il est en relation avec l'eau, porté par elle, déformé, entouré d'un nuage de bulles d'air qui en font une figure surréaliste, à la limite de l'abstraction. Elle porte aussi toute son attention sur ces paysages filants, colorés, évanescents qui tous mènent et se perdent dans les océans. Quant à **Trent Parke**, membre de la célèbre agence Magnum et lauréat de quatre World Press Photo, il est considéré comme l'un des photographes les plus innovants de sa génération. Entre poésie et humour noir, ses œuvres, de la photographie de rue aux situations les plus étranges, se situent entre fiction et réalité, en explorant les thèmes de l'identité et de l'environnement : il en ressort un portrait psychologique tout en nuances de cette Australie qui a du mal à trouver ses racines.

Nous emporter loin des frontières du réel dans des écritures photographiques lumineuses ? Notre Festival a toujours souhaité accompagner des artistes inventifs dont la grâce procure de belles émotions. C'est le cas d'**Anne Zahalka**, présente dans tous les plus prestigieux musées australiens, et dont les images seront exposées cet été à La Gacilly pour la première fois en France. Son approche du monde naturel est unique : si les animaux qu'elle met en lumière sont tous menacés par l'urbanisation et les méfaits du climat, elle les transporte dans un univers fantasmagorique, en utilisant les procédés des naturalistes d'antan. **Tamara Dean**, quant à elle, bouleverse nos champs de vision, entre rêve et réalité, et nous sensibilise avec douceur et évanescence à la fragilité de nos écosystèmes. « *Mon amour profond de la nature a une influence certaine sur ma vie et pratique artistique* », déclare celle qui nous offre des pépites de vie à travers chacune de ses séries où les humains ne sont que des invités dans la grande chaîne du monde vivant. Enfin, dans ce partenariat que nous sommes fiers de poursuivre avec l'**Agence France-Presse**, maillon essentiel de l'information internationale, nous présenterons les clichés de photojournalistes comme Torsten Blackwood, Anoenk de Groot ou Saeed Khan qui nous dévoilent l'enfer du décor des peuples autochtones d'Océanie et d'Australie.

Derrière les clichés folkloriques, plaisants pour les touristes, se cachent des citoyens de seconde zone aux yeux des autorités, des individus sous-représentés dans les instances nationales, en proie à la pauvreté, au chômage, au mal-logement.

Des regards engagés au nom de la beauté

Année après année, fidèle à notre engagement de respecter cette nature qui offre la vie, notre Festival est devenu le réceptacle de ces photographes qui ont le souci de montrer une réalité qui, parfois dérange, parfois nous éblouit. Cette année 2024 verra s'affronter deux visions des États-Unis à l'occasion des prochaines présidentielles. Avec *America(s)*, nous avons souhaité vous présenter ces deux mondes qu'aujourd'hui tout oppose, celui des villes et celui des campagnes. À tout seigneur, tout honneur, nous aurons l'honneur d'accueillir sur nos cimaises une rétrospective exceptionnelle de **Joel Meyerowitz**, un géant de la photographie contemporaine, l'un des pionniers de la photographie couleur. Depuis le début des années 60, il illustre de manière fascinante l'*American Way of Life* à travers des clichés à la fois artistiques et documentaires et nous plongera cet été dans ce fourmillement urbain d'une Amérique qui voue un culte aux mégapoles. En contrepoint, nous découvrirons le travail tout en douceur de la jeune et talentueuse **Louise Johns** : elle vit au plus près des populations rurales, dans le Montana, et nous dépeint sans artifice, dans des fresques somptueuses, ces grands espaces qui ont forgé notre imaginaire, ceux du Grand Ouest, de la vie sauvage, et des peuples amérindiens.

Montrer cette réalité d'un monde qui ne tourne plus rond est un devoir pour alerter et appréhender notre avenir. Lauréat du Prix photo pour la photographie humaniste et environnemental du CCFD-Terre Solidaire, l'Italien **Alessandro Cinque** présentera à La Gacilly, en exclusivité et grâce au soutien de cette bourse exceptionnelle, son travail au long cours sur les conséquences de l'exploitation minière pour les populations andines. Une exposition sensible et engagée à travers l'Argentine, la Bolivie, le Pérou et l'Équateur qui raconte comment une industrialisation sauvage met en péril le mode de vie des populations indigènes. Autre problématique majeure de nos civilisations modernes : notre alimentation. Comment nourrir une population de huit milliards d'êtres humains aujourd'hui, et de dix milliards en 2050 ? Le photojournaliste **George Steinmetz**, compagnon de route du Festival, revient à La Gacilly pour répondre en images à cette question avec une exposition inédite qui est le fruit de dix années d'enquêtes dans plus de 40 pays. *Feed the Planet*, au-delà des clichés époustoufflants qui sont présentés, se révèle une œuvre majeure pour comprendre comment nous exploitons sans retenue les ressources de notre planète. **Mitch Dobrowner** parvient, lui, à rendre flamboyantes les scènes les plus effrayantes. Ce chasseur de cyclones et de phénomènes météorologiques extrêmes n'a de cesse de courir après les typhons, les éclairs, les nuages menaçants, qui se multiplient avec le réchauffement climatique. Ses clichés sont des tableaux de l'apocalypse que l'on contempera pourtant avec fascination. Cette nature maltraitée, on peut aussi l'évoquer en suscitant des émotions, en la dévoilant dans des photographies plus artistiques, plus énigmatiques aussi. **Alice Pallot** est la lauréate cette année du Prix des Nouvelles Écritures pour lequel nous avons souhaité apporter une nouvelle dynamique : Leica, une maison mythique pour tous les amoureux de la photographie, nous soutient généreusement dans cette démarche, tout comme le magazine *De l'Air*. Et si Alice Pallot a fait l'unanimité, c'est que son travail sur les *Algues maudites* sensibilise au problème de la prolifération des algues vertes sur les côtes bretonnes, en captant l'invisible, dans une esthétique souvent futuriste.

La Gacilly se veut un soutien indéfectible à la création photographique pour celles et ceux qui ont la nature chevillée au corps. Grâce à la Fondation Yves Rocher, à nos côtés depuis les origines du Festival, un nouvel opus sera présenté sur ces sanctuaires vivants à préserver : **Ulla Lohmann** s'est rendue en Nouvelle-Bretagne, une province oubliée de Papouasie-Nouvelle-Guinée, pour une immersion avec ces peuples des volcans qui vivent en autarcie loin des affres d'une modernisation qui pourrait fragiliser leurs pratiques ancestrales. Quant à **Gaël Turine**, récipiendaire pour l'année 2023 du Prix Photo Fondation Yves Rocher, en partenariat avec Visa pour l'Image, il nous plonge au cœur des forêts sacrées du Bénin, au milieu des dieux vaudous, véritables gardiens de la biodiversité. Et puis, sur nos terres du Morbihan, avec le soutien du Conseil départemental, l'artiste **Sophie Zénon** donne libre cours à sa créativité en nous

emportant à la découverte de notre patrimoine rural : elle a sillonné cet hiver les sentiers côtiers et la lande bretonne pour nous offrir ses impressions délicates de nos trésors méconnus.

Enfin, pour rendre hommage à la beauté, à la délicatesse, à la poésie, c'est un photographe de légende qui nous emportera dans ses pérégrinations. **Bernard Plossu**, inlassable voyageur-migrateur, arpente le monde depuis ses débuts et nous aurons l'immense honneur de présenter en grands formats ses photographies couleurs, avec des tirages Fresson qui confèrent à ses paysages un aspect irréel.

Cet été 2024 sera placé en France sous le signe de la fête et les Jeux olympiques, que notre pays a la chance d'accueillir, seront l'occasion de célébrer le sport et l'unité des peuples. À La Gacilly, l'espace d'un été, nous accompagnerons nous aussi les visiteurs dans leur quête du merveilleux en faisant l'éloge d'une planète que nous chérissons.

Cyril Drouhet

Commissaire des expositions



AUSTRALIE





© Bobbi Lockyer

BOBBI LOCKYER

AUSTRALIE • NÉE EN 1986

ORIGINES



Bobbi Lockyer est, d'après ses propres mots, une reine sirène aux cheveux roses, féministe, queer et passionnée par les couleurs, qui œuvre pour bouleverser les milieux sociaux avec son art. Un art qu'elle crée à travers des vêtements, des œuvres traditionnelles (matérielles et digitales), des peintures... et des photographies.

Née sur les terres des Kariyarra, à Port Hedland, elle est une représentante des peuples Ngarluma, Kariyarra, Nyul Nyul et Yawuru. Distinguée en tant qu'artiste NAIDOC célébrant la culture aborigène pour l'année 2021, ambassadrice pour Nikon Australie, Bobbi Lockyer s'inspire des récits ancestraux, des couleurs vibrantes de son environnement naturel, des vagues de l'océan, et de son engagement profond envers sa communauté pour nourrir une démarche artistique qui transcende les conventions.

Elle offre ainsi une fenêtre sur l'intime à travers des œuvres qui lui servent également de tribune pour défendre des causes qui lui sont chères, comme la justice sociale, les droits des peuples indigènes, et les droits des femmes, y compris le *Birthing on Country* : un mouvement qui aide les femmes issues de peuples aborigènes à accoucher dans un environnement familial respectant leurs traditions et leur identité ; un concept qui affirme aussi que l'enfant naît sur les terres souveraines des premiers peuples d'Australie, des peuples qui n'ont jamais cédé à quiconque la propriété de leurs terres, de leurs mers et de leur ciel. Ces notions de maternité, de transmission, de patrimoine naturel sont essentielles pour cette artiste qui sait que la survie des peuples premiers repose sur la préservation des rites ancestraux.

Un combat nécessaire aussi : en 2023, après un référendum historique, l'Australie votait « non » à la reconnaissance dans la Constitution des Aborigènes et des indigènes du Déroit de Torrès comme les premiers habitants de l'île-continent. Un échec au terme d'une campagne qui aura creusé encore un peu plus les divisions raciales dans le pays.

**📍 BOUT DU PONT
ET PLACE DE LA
FERRONNERIE**



© Adam Ferguson

ADAM FERGUSON AUSTRALIE • NÉ EN 1978

BIG SKY



À partir de 1979, le photographe Richard Avedon passe ses étés à parcourir l'Ouest américain pour réaliser le portrait de ceux qui l'habitent. L'exposition de ce travail, en 1985, participe à faire vaciller les mythes de l'identité américaine du *Far West*, forgée par la littérature, la musique et le cinéma de l'après-guerre civile qui romançait un monde dangereux peuplé de « sauvages ».

C'est précisément cette démarche qu'a voulu imiter le photographe australien Adam Ferguson, revenu dans son pays natal après avoir couvert les conflits (notamment en Afghanistan), dans sa série *Big Sky*. Le titre, « Un ciel immense », fait référence à une ambiance particulière dans le vaste territoire australien peu peuplé « *Il y règne une sorte de calme étrange* », prévient-il. « *Et l'étendue du ciel devient incroyablement bruyante et poignante.* » Son but ? Explorer les rapports complexes de l'histoire coloniale de l'Australie avec la crise climatique actuelle, la mondialisation et la vie quotidienne contemporaine dans les étendues rurales du pays.

« *En tant qu'australiens, nous estimons que cette notion de brousse, d'agriculteur et d'étendue sauvage a construit notre nation* », estime Adam Ferguson. « *Et ça a été capital, au moins dans le développement de notre identité anglo-saxonne.* » Mais selon lui, ce roman national s'éloigne de la réalité. Il évoque notamment les méthodes agricoles, héritées du modèle anglais, qui ne sont pas adaptées à l'écosystème australien.

Considérant que personne n'avait vraiment photographié l'intérieur de l'Australie comme Richard Avedon l'avait fait aux États-Unis, Adam Ferguson s'est lancé dans son sillage, considérant autrement ses terres d'origines. Et de les reconnaître comme appartenant encore et toujours aux Aborigènes et aux indigènes du détroit de Torrès – les deux ensembles des peuples autochtones d'Australie. Une forme de respect : « *Nous reconnaissons que la souveraineté de cette terre n'a jamais été cédée et rendons hommage aux aînés, passés et présents. C'était, et ce sera toujours, une terre aborigène.* »



© Matthew Abbott

MATTHEW ABBOTT

AUSTRALIE • NÉ EN 1984

FEUX ET CONTREFEUX



Entre juin 2019 et mai 2020, la saison des incendies de brousse en Australie fut tellement violente que les spécialistes l'ont renommé "*Black Summer*" : l'été noir. 24,3 millions d'hectares ravagés, plus de 3 000 bâtiments détruits, 88 milliards de dollars australiens en pertes économiques, 34 personnes décédées et 3 milliards de vertébrés terrestres tués : c'est l'un des événements les plus catastrophiques recensés dans l'histoire récente du pays.

Le photographe Matthew Abbott a immortalisé ce tragique événement et a remporté un prix au World Press Photo pour son image d'un kangourou courant devant une maison en flammes.

Devant cette situation, beaucoup de membres du gouvernement ont tenté de nier, ou d'ignorer, le lien entre le changement climatique et la hausse du nombre de feux, ainsi que leur ampleur. Mais dans un article publié dans la revue scientifique *Nature*, en 2021, un collège de chercheurs démontre que l'activité des incendies en Australie est fortement influencée par la grande variabilité climatique ; et que la modification du climat a le potentiel d'altérer encore plus la dynamique de ces incendies.

Face à cette réalité, et si la réponse se trouvait dans les pratiques ancestrales pratiquées par les Aborigènes depuis des temps immémoriaux ? Ce peuple indigène, dont la culture est l'une des plus anciennes sur la planète, a ravivé la pratique originelle du brûlage pour préserver et amender ses terres natales - et contribuer au développement de ses communautés. Des pratiques analysées et améliorées par des scientifiques qui les perfectionnent et les préconisent. Ainsi, au début de la saison sèche, ces hommes et ces femmes ne luttent pas contre les incendies. Ils les provoquent, afin de mieux les contrôler. Face à cette multiplication des forêts qui s'enflamment, le feu n'est alors plus seulement un problème : il devient également la solution.

📍 JARDIN DES MARAIS



© Viviane Dalles / Divergence

VIVIANE DALLES FRANCE • NÉE EN 1978

TERRA NULLIUS



Cette expression latine désigne une Terre sans maître, une terre vide. Le principe de *terra nullius* apparaît lors de la colonisation de l'Australie par les Britanniques, afin de légitimer l'invasion de cette île-continent, considérant les Indigènes comme étant une race inférieure vouée à devenir une infime partie de la population, voire à disparaître. Le 28 avril 1770, l'explorateur britannique James Cook refuse de reconnaître les populations autochtones. Deux siècles plus tard, en 1992, une bataille judiciaire pour la reconnaissance des droits fonciers aborigènes amène la Haute Cour d'Australie à prononcer un jugement historique estimant que le pays n'a jamais été *terra nullius* et invalide ce principe, avec un effet rétroactif.

Aujourd'hui, l'Australie compte plus de 25 millions d'habitants. La forte majorité se trouve sur les côtes, dans des grandes villes comme la capitale Canberra, Sydney ou Melbourne. Près de 10 % occupent le cœur du pays : le *Bush* et l'*Outback*, couvrant plus des deux tiers du territoire. Viviane Dalles, photographe française récompensée par le Prix Canon de la femme photojournaliste, a voulu comprendre comment vivent les rares habitants de ces contrées désertes, et a passé plusieurs mois dans cette immensité sauvage.

Cette histoire se déroule, pour l'essentiel, dans l'État du Territoire du Nord. Là où le temps et les distances s'étirent comme l'horizon. Quelques villes y subsistent, comme Alice Springs, aux portes de la Terre rouge. Mais Viviane Dalles les laisse derrière elle pour s'enfoncer sur les routes poussiéreuses, là où la vie prend une toute autre dimension. Vivre dans une vaste ferme, dont le domaine peut atteindre la taille d'un département français, exige une autonomie et une force mentale hors du commun. Ici, loin de tout, les enfants ne vont pas à l'école, mais l'école vient à eux via internet et Skype. C'est une immensité rugueuse et magnifique, violente et lumineuse. Une hostilité qui se laisse apprivoiser... si on veut bien en prendre le temps.

📍 JARDIN SAINT-VINCENT



© Trent Parke / Magnum Photos

TRENT PARKE AUSTRALIE • NÉ EN 1971

UNE AUSTRALIE SANS FARD



« Pour moi, tout est question de connexion émotionnelle. J'aime ce pays, j'aime les gens qui y vivent et tout ce qui s'y rapporte... Je ne m'intéresse vraiment à aucun autre pays... » Voici la déclaration d'amour de Trent Parke à son pays natal, l'Australie. Il naît à Newcastle, une agglomération de la Nouvelle-Galles du Sud, et non celle d'Angleterre. Il commence la photographie dès l'âge de 12 ans lorsqu'il utilise le Pentax Spotmatic de sa mère et transforme la buanderie familiale en chambre noire de fortune. Une passion qu'il a gardé chevillée au corps le reste de sa vie. Après avoir commencé sa carrière comme photojournaliste pour la presse, il exploite ses racines australiennes pour créer des documentaires, mais aussi des travaux plus intimes entre fiction et réalité, qui explorent les thèmes de l'identité, du territoire et de la vie familiale.

Premier photographe de ce pays à être admis au sein de la prestigieuse agence Magnum, en 2007, Trent Parke est connu pour brosser un portrait brut et sans idéalisme de sa terre d'origine qu'il documente tous azimuts, depuis l'*Outback* rural jusqu'aux plus grandes villes côtières. Pour son livre *Minutes to Midnight*, il parcourt 90 000 kilomètres à travers l'Australie avec sa partenaire Narelle Autio (également exposée lors de cette édition à La Gacilly). Le résultat est une œuvre montrant une nation en mutation, mal à l'aise avec son identité et sa place dans le monde, mais aussi une œuvre de fiction qui suggère la construction et la renaissance d'un monde apocalyptique.

Dans une autre de ses séries, sélectionnée pour cette exposition, *Welcome to Nowhere*, l'auteur a rassemblé des aperçus ironiques et souvent humoristiques de villes poussiéreuses de l'arrière-pays, dans lesquelles l'impact de l'habitation humaine sur le paysage produit des situations absurdes et parfois surréalistes.

📍 GRAND CHÊNE



© Narelle Autio / Agence VU'

NARELLE AUTIO AUSTRALIE • NÉE EN 1969

L'APPEL DES OCÉANS



L'Australie est entourée par trois des cinq océans de notre planète : l'Indien, l'Austral et le Pacifique. Et rares sont les photographes à avoir documenté avec autant de subtilité les interactions entre les Hommes et ces océans comme l'a fait Narelle Autio.

Elle a passé plus de 20 ans à immortaliser ces instants aquatiques à côté de ses reportages pour les différents journaux et magazines où elle a pu travailler. Récompensée par un premier prix au World Press Photo et par le prix Leica Oskar Barnack en 2002 pour sa série *Coastal Dwellers*, elle s'est notamment distinguée dans l'art de capturer l'essence des corps en interaction avec l'eau, créant ainsi des images où les individus semblent à la fois portés et déformés par ce milieu sous-marin, entourés de bulles d'air comme dans une certaine abstraction surréaliste.

Narelle Autio veut mettre en lumière ce sentiment de fascination mêlé de crainte lorsqu'il s'agit de se baigner – dans l'océan, ou même dans une piscine. Elle illustre notre attirance naturelle pour l'eau, toujours contrebalancée par la profonde vulnérabilité de l'être humain dans cet élément. À ce titre, les *water holes*, ces énigmatiques oasis entourées de déserts, représentent pour elle une sublime contradiction : un lieu où toutes les oppositions se côtoient, où le mystère et la promesse d'un monde nouveau se rencontrent sous la surface. Dans ces eaux sombres, tout se mélange : la lumière et l'obscurité, la vie et la mort, les questions et l'absence de réponse.

Également présentées dans cette exposition, des œuvres réalisées par l'artiste au fil de ses voyages à travers l'Australie : le long de routes poussiéreuses menant vers nulle part mais qui, toujours, finissent par rejoindre l'un des trois océans bordant cette île-continent.

9 GRAND CHÊNE



© Anne Zahalka

ANNE ZAHALKA AUSTRALIE • NÉE EN 1957

FRAGMENTS DE LA VIE SAUVAGE



Difficile de résumer les quarante années de carrière d'Anne Zahalka en une seule exposition. Cette artiste, dont les travaux sont conservés dans les collections des plus prestigieux musées de Melbourne, Victoria, Prague ou Séoul, s'est imposée dans le paysage artistique australien grâce à ses séries éclectiques allant aussi bien de la nature morte aux portraits hyperréalistes ou encore des scènes du monde sauvage... Selon elle, son travail a principalement pour but d'explorer les stéréotypes culturels pour pouvoir ensuite les remettre en question avec humour. Elle sait faire siennes les questions liées à l'identité, au sentiment d'appartenance, à la perte et à la réflexion sur le temps qui passe. Ici, c'est son approche du monde naturel qui est mise en perspective.

Dans sa dernière production *Future Past Present Tense*, par exemple, elle repense les dioramas : ces peintures panoramiques sur toile présentées le plus souvent dans des salles obscures afin de donner l'illusion, grâce à des jeux de lumière, de la réalité et du mouvement. Ces objets que l'on trouve le plus souvent dans des vieux musées, Anne Zahalka les dépoussière en y incluant les fabricants originaux de ces dioramas : les scientifiques, les illustrateurs et les artisans qui les manufacturent. Au gré de sa créativité, s'inspirant à la fois des naturalistes d'antan comme des artistes de fiction, elle utilise également la photographie pour alerter sur les bouleversements affligeant les écosystèmes tasmaniens et le rôle des humains dans la dégradation, ou la préservation, de cet environnement : les animaux qu'elle met en lumière sont menacés par l'urbanisation, par les méfaits du climat, par notre propre folie.

Dans ces images, exposées pour la première fois en France, Anne Zahalka n'a de cesse de manipuler et exploiter le passé pour mieux comprendre le présent et ainsi permettre, peut-être, d'anticiper le futur. Comme une manière de nous inviter à réfléchir sur les façons dont nous interagissons avec le monde – et à celui que nous laisserons aux générations qui viennent après nous.

◆ RUE LA FAYETTE



© Tamara Dean

TAMARA DEAN AUSTRALIE • NÉE EN 1976

À LA RECHERCHE D'UN ÉDEN



En 2020, pour les Australiens, l'épidémie de Covid-19 venait s'ajouter à un autre traumatisme : celui des terribles feux de brousse du « *Black Summer* ». Comme beaucoup, la vie de Tamara Dean est alors transformée, bouleversée, interrompue. Pour échapper aux angoisses de cette période troublée, cette artiste, performeuse et photographe, a décidé de créer une série de clichés dans des jardins en utilisant son corps comme le « point lumineux » de ces paysages. « *J'ai dû plonger mon corps dans l'eau glaciale* », raconte Tamara Dean. « *Je me suis enterrée dans des crevasses terreuses, j'ai enveloppé mon corps avec des fleurs... Et avec les abeilles qui vont avec !* » À la fin de chaque journée, son corps ressortait plein de bleus, d'égratignures et de morsures. Mais ces expériences la revigoraient d'une sensation physique ; celle, intime et puissante, d'être en vie. « *Cette silhouette que vous voyez dans ces scènes, ce n'est pas seulement moi, mais la femme que je voudrais être. Celle qui peut bondir dans les airs, voler sur la cime des forêts et escalader les arbres.* »

Tamara Dean a fait de sa signature un style où le corps est utilisé comme symbole. Comme un outil employé pour briser les barrières séparant l'humanité de sa responsabilité envers la planète. Une motivation qu'elle puise dans sa petite enfance, passée à proximité d'une réserve naturelle où elle a développé un amour profond pour la brousse australienne. En montrant les êtres humains au centre de ces fresques sauvages, elle les ramène à leur condition première : celle d'animaux au sens d'espèce vivante sur une planète et partie intégrante d'un écosystème sensible. « *En en prenant conscience, nous pouvons commencer à nous voir comme faisant partie de quelque chose de plus grand, et non plus comme le centre de l'univers.* »

📍 JARDIN DES MARAIS

Exposition imprimée
grâce au soutien
et à l'expertise de CEWE.

cewe



© Anoeck De Groot / AFP

ANOEK DE GROOT SAEED KHAN TORSTEN BLACKWOOD AUSTRALIE

SURVIVANCES



Plus de 60 000 ans après leur installation sur l'île-continent, les peuples autochtones n'en finissent pas d'être déconsidérés sur leurs propres terres. En octobre dernier, un référendum a été largement rejeté par les électeurs australiens dont l'objectif, pourtant modeste, consistait à créer une Voix aborigène, à savoir un simple organe consultatif auprès du gouvernement et du Parlement, sans aucun pouvoir de décisions. Preuve en est que le pays est loin d'avoir fait la paix avec son passé colonial, comme le précise l'historien Romain Fathi, de l'université d'Adélaïde : « *Que peut-on attendre d'une nation qui a encore l'Union Jack sur son drapeau, qui célèbre sa fête nationale le jour de son invasion par les Anglais le 26 janvier 1788. Ils ont peur qu'on leur prenne les terres qu'ils ont volées.* »

Résultat : les Aborigènes, qui représentent aujourd'hui 3,5 % de la population australienne, sont dans les faits des citoyens de seconde zone : leur espérance de vie est près de dix ans plus courte que celle du reste de la population, et ils se situent au plus bas de tous les indicateurs économiques, qu'il s'agisse de pauvreté, de chômage, de mal-logement ou encore de mortalité infantile.

La force de l'Agence France-Presse et de son réseau de 450 photographes à travers le monde, c'est de faire émerger des actualités même si elles ne sont pas sous le feu des projecteurs, de montrer parfois ce qu'on ne voudrait pas voir, de combattre les idées reçues au nom de la vérité, de raconter des histoires sur nos sociétés en mouvement, de catalyser les émotions. Ainsi en est-il de ces peuples d'Océanie, et plus particulièrement d'Australie. Derrière les images folkloriques, colorées et exotiques prises par les photojournalistes se cache en effet une triste réalité. Cet enfer du décor peut se résumer parfois en une seule photo, comme celle prise par Anoeck de Groot captant le regard perdu d'un enfant confronté à la misère dans un camp insalubre d'Alice Springs.

📍 JARDIN DE L'AFF

Exposition réalisée en collaboration avec l'Agence France-Presse qui, pour la 5^e année consécutive, s'associe à notre Festival pour présenter le regard des photographes de presse.



AUTRES REGARDS





© Joel Meyerowitz / Galerie Polka

JOEL MEYEROWITZ ÉTATS-UNIS • NÉ EN 1938

À TRAVERS LES VILLES



Une ville, pour nous Européens, c'est surtout un passé. Mais pour les Américains, c'est d'abord un avenir. Ce qu'ils aiment en elle, c'est tout ce qu'elle n'est pas encore, et tout ce qu'elle peut être. C'est ainsi que Jean-Paul Sartre décrivait la cité américaine au milieu du XX^e siècle. Ces cités d'avenir, à la grammaire urbaine si particulière et reconnaissable, symbolisent pour notre inconscient collectif le progrès de l'Occident, la société de consommation et le rêve américain.

Né dans la plus emblématique *city* de la planète, New York, Joel Meyerowitz est un pionnier de ce que l'on appelle la « photographie de rue ». Il débute sa carrière dans les années 1960 après avoir étudié la peinture. Inspiré par un autre géant de la photo américaine, Robert Frank, il réalise ses premières séries en noir et blanc dans le sillage de son maître avant d'être l'un des pionniers du film couleur qu'il adopte définitivement en 1976, « *car la vie est en couleurs* », s'amuse-t-il à préciser. Un choix qui le sépare de beaucoup d'autres artistes boudant cette nouvelle écriture photographique, mais qui participera au succès de son œuvre.

Plus qu'une simple rétrospective, cette exposition se veut comme un voyage à travers l'évolution et la diversification des villes des États-Unis qu'il a pu traverser au cours de sa vie. De la tranquillité vespérale dorant le panneau d'un *diner* au bord d'une route jusqu'à un carrefour fourmillant d'effervescence à l'heure de pointe à New York, en passant par le faste des piscines floridiennes, chaque image participe à créer cette grande fresque où se dessine l'âme d'un pays et de son peuple. Joel Meyerowitz observe, compose, joue avec les détails, sublime le quotidien. Une immersion dans ces rues droites où la lumière danse sur les façades d'immeubles touchant le ciel. Et où les passants deviennent malgré eux les figurants de ce grand film qu'on appelle l'Amérique.

📍 PRAIRIE

Exposition réalisée
en collaboration
avec la galerie Polka, à Paris.

POLKA

Remerciements à Dimitri Beck
et Adélie de Ipanema.

Scénographie réalisée grâce
au soutien de Woodstone.





© Louise Johns

LOUISE JOHNS **ÉTATS-UNIS • NÉE EN 1992**

À L'OUEST, VASTE ET SAUVAGE



Le Montana, c'est le pays du grand ciel : *Big Sky Country*, comme indiquent les plaques d'immatriculation de cet État emblématique de l'Ouest américain. Les vastes étendues sauvages de cette région, souvent associées à l'esprit pionnier américain, sont un symbole de liberté et d'aventure.

Le Montana, c'est aussi là qu'habite la photographe Louise Johns, qui a posé ses valises au cœur de la ruralité après de nombreux voyages. Elle y raconte notamment les efforts pour restaurer les populations de bisons des plaines dans le secteur du Greater Yellowstone Ecosystem - une zone de 90 000 kilomètres carrés qui s'étend du nord du Wyoming, jusqu'au sud du Montana en passant par l'Idaho. Avec la réintroduction du bison, mais aussi du loup et du grizzly, les communautés d'éleveurs font face à des défis importants. Engagées dans la gestion durable de ces terres, elles cherchent un moyen de subsister en préservant la faune sauvage - tout en répondant aux pressions croissantes du développement, du tourisme et des loisirs. D'un autre côté, cette renaissance du bison est capitale pour l'affirmation de la culture des tribus amérindiennes qui entretiennent une relation vitale avec cet animal depuis plus de 10 000 ans.

Le bison devient ainsi un sujet de controverse, au cœur de guerres culturelles où s'affrontent l'industrie du bétail, les scientifiques et les tribus : tous ayant un point de vue et des intérêts différents. En 2023, au bord du Parc National des Glaciers, la Blackfeet Nation a été la première communauté indigène à relâcher des bisons sauvages sur leurs terres ancestrales. Des enjeux complexes documentés par Louise Johns dont les photographies sont autant d'odes à ce grand Ouest sauvage, à un mode de vie hérité des anciens cow-boys, que des clefs de lecture pour mieux comprendre les interactions délicates et conflictuelles des différents acteurs résidants sur ce territoire mythique.

📍 PRAIRIE



© Alessandro Cinque / Prix Photo Terre Solidaire

ALESSANDRO CINQUE

ITALIE - NÉ EN 1988

TERRES SOUILLÉES, CORPS BLESSÉS

L'exploitation minière à l'assaut des pays andins



Cette exposition, sensible et engagée, montrée pour la première fois au public, est le fruit d'un travail de plusieurs années et de voyages à travers quatre pays d'Amérique latine. Une odyssée rendue possible grâce au généreux soutien du Prix Photo Terre Solidaire pour la photographie humaniste et environnementale du CCFD-Terre Solidaire. Elle raconte la coexistence complexe entre l'industrie minière et les communautés indigènes des territoires andins.

LABYRINTHE VÉGÉTAL

Une exposition produite en partenariat avec le CCFD-Terre Solidaire.

Alessandro Cinque est le lauréat 2023 du 1^{er} Prix Photo Terre Solidaire pour la photographie humaniste et environnementale (dont Sebastião Salgado était Président du jury), une bourse de 30 000 euros financée par le CCFD-Terre Solidaire qui utilise la photographie comme témoin de son action à travers le monde.

Remerciements à Matthieu Chanut, responsable des projets culturels au CCFD-Terre Solidaire.



Ce projet ambitieux du photographe documentaire Alessandro Cinque (qui réside à Lima) a démarré il y a sept ans au Pérou, deuxième producteur mondial de cuivre et d'argent. L'exploitation minière est deux fois plus importante que le tourisme pour l'économie péruvienne. Mais pour les communautés andines, elle pille leurs richesses et leurs sources en eau, moteurs de leur économie. À quelques kilomètres de la frontière péruvienne se trouvent les deux mégaprojets avec lesquels l'Équateur a débuté son exploitation minière à grande échelle – dont celle appelée Mirador, qui a donné lieu à des protestations indigènes en 2012. Plus au sud, en Argentine, la résistance civile a réussi à retarder deux projets d'exploitation dans la ville d'Andalgalá. Depuis 2010, il ne se passe pas un samedi sans que les communautés locales descendent dans la rue pour protester. En décembre dernier, la Bolivie a inauguré sa première usine de lithium à l'échelle industrielle dans les salines d'Uyuni. Mais à seulement trois heures de là, des dizaines de mineurs continuent de mourir chaque année à la recherche de minerais d'argent dans la ville de Potosí.

Le Pérou, l'Équateur, l'Argentine et la Bolivie partagent ainsi une histoire similaire en matière d'exploitation minière à grande échelle. Cette exposition, à la manière du grand photographe amérindien Martín Chambi avec des images douces et peu contrastées qui permettent de ne pas ajouter du drame au drame, permet de dévoiler la lutte constante entre le développement économique, la préservation des modes de vie traditionnels, la sauvegarde des espaces naturels et les conséquences dramatiques que peuvent subir les populations sur un plan sanitaire.



© George Steinmetz

GEORGE STEINMETZ ÉTATS-UNIS • NÉ EN 1957

NOURRIR LA PLANÈTE



D'où vient votre nourriture ? Cette entrecôte, cette cuisse de poulet, cette carotte et même cette innocente laitue : savez-vous comment ces aliments se retrouvent dans votre assiette ? La majorité de la population occidentale ne regarde pas plus loin que les étals des supermarchés qu'elle fréquente. Et elle n'a souvent aucune idée de la manière dont la nourriture est produite, ni d'où elle provient.

Cette exposition, et le livre dont elle est tirée, tentent de répondre à cette question le plus complètement possible. *Feed the Planet*, c'est le résultat de dix années de travail sur le terrain, dans 40 pays, à travers cinq océans et sur l'ensemble des continents de notre planète. Un projet sans précédent mené minutieusement par le photojournaliste George Steinmetz, mondialement renommé pour la qualité de ses images aériennes et la précision de ses clichés ; une documentation visuelle inédite sur le système alimentaire mondial nécessaire pour nourrir les 8 milliards d'êtres humains.

Derrière ce constat démographique, plusieurs questions apparaissent. Depuis les débuts de la domestication des plantes, il y a environ 11 000 ans, les humains ont converti 40 % de la masse terrestre en terres agricoles - souvent au détriment de la biodiversité. Du côté des océans, plus de la moitié de la biomasse des poissons a disparu depuis les années 1950. Sans oublier que les systèmes agricoles actuels sont à l'origine de 30 % des émissions mondiales de gaz à effet de serre.

Comment conjuguer ces structures avec l'horizon 2050 et les 2 milliards d'âmes en plus ? Comment adapter ces systèmes pour faire face à la hausse de la consommation de protéines dans les pays émergents ? Si l'offre alimentaire mondiale doit doubler dans les 30 prochaines années, comment y parvenir sans anéantir les rares lieux et créatures sauvages qui subsistent encore ? N'oublions jamais qu'avec nos fourchettes, nous, consommateurs, avons une responsabilité sur le juste équilibre de nos ressources. Et qu'à grande échelle, nos décisions cumulées peuvent avoir un impact significatif sur l'offre du marché. Et, *in fine*, sur l'environnement.

📍 GARAGE



© Mitch Dobrowner / Galerie Gadcollection

MITCH DOBROWNER ÉTATS-UNIS • NÉ EN 1956

DANS L'ŒIL DU CYCLONE



Lorsqu'il voit une tornade, l'Homme, normalement constitué, a pour réflexe de prendre ses jambes à son cou. Ou alors de s'enfermer dans sa cave. Mitch Dobrowner, lui, fonce droit sur elle. Là où ses collègues photographes animaliers traquent les oiseaux et les mammifères, lui préfère la compagnie des vortex, des supercellules orageuses et autre genre de tempête. « *Elles prennent tellement d'aspects, de personnalités et de visages différents que je suis fasciné* », explique celui qui a découvert la photographie à l'adolescence, mais qui a posé ses boîtiers, jusqu'en 2005, poussé par sa famille. « *C'est observer ce que Mère Nature fait de mieux. Tout ce que j'essaye de faire, c'est de rendre justice à la beauté de ces événements* ».

Une passion qui n'est pas sans danger. Mitch Dobrowner sait qu'il ne faut pas s'approcher trop près de ces tourbillons mais c'est en étant le plus près possible qu'il réussit à mieux les comprendre, et à les connaître. En 2010, dans le Wyoming, une tempête de grêle s'abat sur lui. « *Je courais après elle, mais elle a fait demi-tour et c'est finalement elle qui s'est mise à me chasser.* » Un incident qui ne l'a pas découragé puisqu'il continue de traquer sans relâche les orages et les intempéries les plus violentes possibles depuis bientôt deux décennies. « *Je dois juste être au bon moment, au bon endroit, et parfois la nature me fait un beau cadeau* », raconte celui qui a été mis à l'honneur par Google pour son utilisation de leur technologie dans ses quêtes météorologiques.

Son utilisation systématique du noir et blanc, pour faire ressortir les aspérités de ces tempêtes, lui vient de son admiration pour Ansel Adams – un autre maître de la photographie du paysage américain. Une démarche qui lui a valu d'être récompensé par l'Iris d'Or aux Sony World Photography Awards en 2012. Malgré ce succès et la réputation qui l'accompagne, Mitch Dobrowner refuse d'être appelé un « *storm chaser* », un homme qui chasse les tempêtes : « *Je n'aime pas mettre les individus dans des cases. Je suis un photographe de paysage avant tout.* »

📍 JARDIN DU RELAIS POSTAL

Remerciements à la galerie
Gadcollection, à Paris.





© Alice Pallot

ALICE PALLOT FRANCE • NÉE EN 1995

LES DAMNATIONS DE LA NATURE



C'est un talent brut, une artiste sensible, soucieuse d'une vérité clinique qui est cette année récompensée par le Prix Leica des Nouvelles Écritures de la photographie environnementale, initié par le Festival Photo La Gacilly. Depuis ses débuts, au terme de ses études à l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre à Bruxelles, Alice Pallot n'a de cesse d'interroger la relation ambiguë entre l'être humain et son environnement en constante mutation, soulevant des questions intrinsèquement liées à notre époque. Visuellement, dans ses expérimentations, elle tend à révéler des réalités cachées en ouvrant les portes de son imaginaire.

« À travers [mes images], je m'intéresse à l'influence de l'Homme et de la science sur la nature et aux liens qu'ils développent entre eux » explique-t-elle. « À partir de cela, je crée des univers fictionnels, souvent par le biais de la narration. Je redonne vie à une nature qui s'éteint. Pendant mes voyages, je joue avec les éléments naturels qui m'entourent. Ma démarche s'apparente à celle d'un chercheur ; je me documente, explore, recherche puis je vais sur le terrain pour développer mon projet. À travers une esthétique froide et fantasmagorique, j'entraîne le spectateur dans un univers parallèle inspiré de la réalité. »

Le résultat de cette réflexion apparaît avec force dans sa dernière série *Algues Maudites* qui dénonce et sensibilise au problème de la prolifération des algues vertes sur les côtes bretonnes : apportées par la présence de nitrates et de phosphates, elles envahissent le littoral et, lorsqu'elles se décomposent, deviennent toxiques. Une concentration extrême de ce fléau provoque, dès lors, un appauvrissement en oxygène, un déséquilibre des écosystèmes et une perte de biodiversité. De même, avec *Oasis*, elle dévoile le non-sens d'un marché floral qui célèbre la beauté mais génère en revanche une pollution que l'on ne soupçonne pas.

Captant l'invisible, dans une esthétique souvent futuriste, travaillant sur des couleurs étranges comme autant de filtres sur notre nature maltraitée, Alice Pallot rappelle dans ses œuvres la fragilité et l'imprévisibilité de ce monde que nous mettons à l'épreuve.

📍 JARDIN SAINT-VINCENT

Alice Pallot est la lauréate 2024 du Prix Leica des Nouvelles Écritures de la photographie environnementale, soutenu par le magazine *De l'Air*.

Une exposition produite par Leica qui offre également à la photographe primée une dotation en matériel photographique.

Remerciements à Gaëlle Gouinguéné, responsable communication, RP et projets culturels et Cyril Thomas, directeur général Leica France.





© Ulla Lohmann pour la Fondation Yves Rocher

ULLA LOHMANN ALLEMAGNE • NÉE EN 1977

EN NOUVELLE-BRETAGNE, LES PEUPLES DES VOLCANS Une culture en péril



Il y a dix ans, la province d'*East New Britain* (ou Nouvelle-Bretagne orientale) en Papouasie-Nouvelle-Guinée était fortement boisée. Plus de 98 % de sa forêt primaire était encore intacte. Mais l'augmentation de l'exploitation forestière et l'installation de plantations pour produire de l'huile de palme ont accentué la perte de la couverture forestière. Avant 2008, la superficie perdue chaque année était d'environ 3 600 hectares. Mais la déforestation a augmenté de façon exponentielle depuis 20 ans. Désormais, ce sont près de 20 000 hectares qui sont sacrifiés chaque année. En tout, la Nouvelle-Bretagne aurait perdu 10 % de sa couverture arborée entre 2001 et 2020 - dont près de 60 % sont considérés comme de la forêt primaire.

Cette Nouvelle-Bretagne, dénommée ainsi car l'île fut découverte en 1700 par l'explorateur anglais William Dampier, la photographe Ulla Lohmann la connaît bien. Elle s'y est rendue pour la première fois en 2001, lors de son premier voyage dans la région, et est immédiatement tombée amoureuse de ces paysages, de ces volcans qui parsèment le territoire, de ces habitants (des Austronésiens et des populations papoues) et des cultures traditionnelles qui y subsistent. Dans le cadre d'une commande photographique de la Fondation Yves Rocher sur les derniers sanctuaires de la biodiversité, elle y est retournée pour documenter les bouleversements qui affaiblissent cet écosystème et mettent en danger tout un mode de vie ancestral. « *La diversité du vivant se retrouve partout là-bas, aussi bien sur terre, dans les forêts primaires qui regorgent d'espèces encore inconnues que sous l'eau, avec les récifs coralliens parmi les plus riches de la planète* », raconte la photographe allemande.

Des montagnes Nakanai jusqu'aux pentes des volcans mythiques de l'archipel Bismarck, l'exposition se vit comme une véritable aventure dans des contrées lointaines, loin de notre Bretagne française ; mais où se posent, de manière différente, les mêmes questions de conservation de la nature et de sauvegarde de l'environnement que chez nous.

📍 LABYRINTHE VÉGÉTAL

En partenariat avec la Fondation Yves Rocher qui a financé ce reportage dans le cadre de sa mission photographique intitulée « Au nom de la biodiversité : ces sanctuaires vivants à préserver ».

FONDATION YVES ROCHER
POUR LA NATURE
RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE



© Gaël Turine

GAËL TURINE BELGIQUE • NÉ EN 1972

LES ESPRITS DE LA FORÊT



Bienvenue au Bénin, ancien royaume de Dahomey et berceau du vaudou. Sur cette terre nichée au nord du golfe de Guinée, coincée entre le Togo à l'ouest et le Nigeria à l'est, la frontière entre les morts et les vivants est plus ténue que le profane veut bien le croire.

Qu'est-ce que le vaudou, exactement ? Une religion, au même titre que le christianisme et l'islam - eux aussi très développés dans la région. Ses pratiquants vénèrent un panthéon de dieux et de divinités mineures qui habitent les éléments de la nature allant d'une pierre à une cascade d'eau... ou un arbre. Il aura fallu du temps, de la patience, et l'autorisation des chefs spirituels du pays pour que Gaël Turine, sensible aux reportages de société, puisse accéder aux forêts sacrées de Mitogbodji, de Fâ-Zoun ou de Houinyèhouévé : des espaces fermés, des lieux de culte interdits aux profanes. Ici, la divinité sait que vous êtes là, mais vous ne la verrez pas : elle permet aux mortels de subsister et de s'épanouir, mais vit cachée. Et c'est grâce aux connaissances traditionnelles, aux tabous et totems, aux contes et légendes transmises à travers les générations que ces forêts sont restées protégées des activités humaines.

Reste que celles-ci ne représentent plus que 0,2 % du territoire et sont menacées par la pression démographique, l'extension des terres agricoles, et l'expansion des églises évangéliques. Entre 2005 et 2015, la superficie totale des forêts du Bénin a diminué de plus de 20 %, tandis que le taux de déforestation se poursuit à plus de 2 % par an, selon la Banque mondiale.

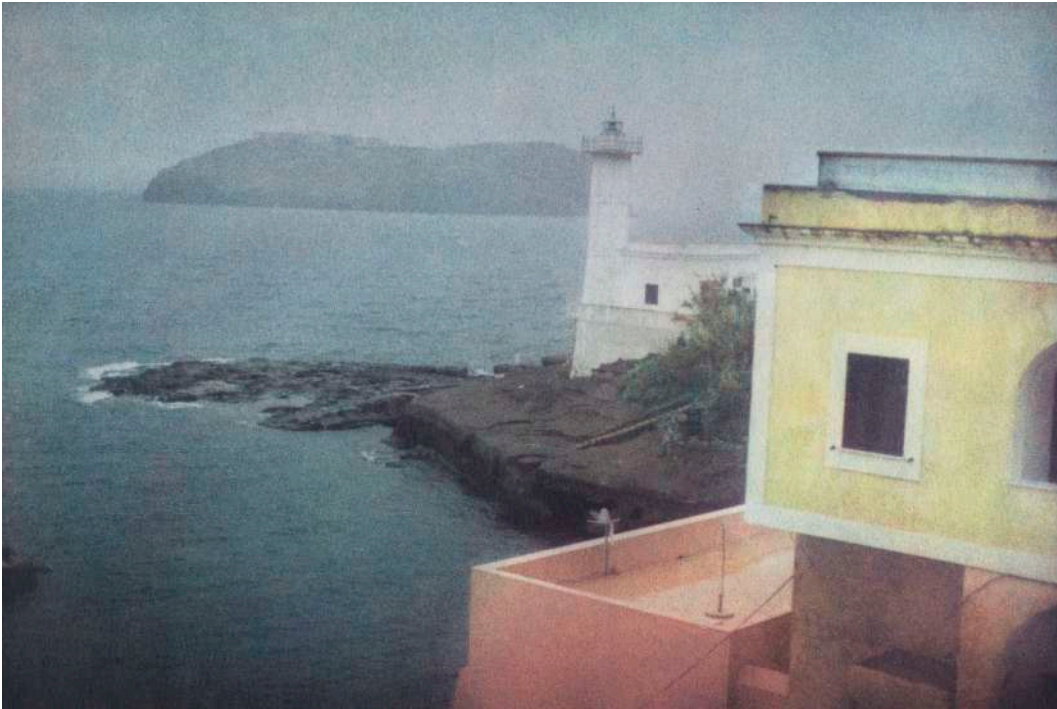
Cette situation complexe, Gaël Turine a voulu la comprendre, la documenter en se concentrant sur la survivance de ces rites liés à la seule existence d'une nature préservée. Si celle-ci disparaît, si ces sources de vie sont souillées, c'est tout un système de croyances, toute une culture qui s'effaceront à jamais.

📍 CHEMIN DES LIBELLULES

Gaël Turine est le lauréat 2023 du Prix Photo Fondation Yves Rocher en partenariat avec Visa pour l'Image. Une bourse de 8 000 euros lui a été remise pour la réalisation de ce travail, présenté pour la première fois dans sa totalité à La Gacilly.



Remerciements à l'écrivain Laurent Gaudé (Prix Goncourt 2004 pour son roman *Le Soleil des Scorta*) qui a généreusement prêté sa plume pour un texte inédit accompagnant le travail de Gaël Turine.



© Bernard Plossu

BERNARD PLOSSU **FRANCE • NÉ EN 1945**

COULEURS FRESSON



On ne présente plus Bernard Plossu, voyageur-migrateur comme il se nomme lui-même, lui qui arpente le monde depuis des années, saisissant à travers son objectif des instants furtifs dans le Chiapas mexicain, l'Ouest américain, le désert du Niger, les villages du Maroc ou les côtes bretonnes. Il est devenu célèbre pour ses noir et blanc irisés de gris. Trop souvent comparé à Robert Frank ou à Édouard Boubat, qu'il admire pourtant, son style est singulier, d'une immense sensibilité. Son regard est aussi vif que sa mémoire.

Quand on arrive chez lui à La Ciotat, il rit de cette sédentarité qui l'attache à cette bâtisse, lui qui a toujours cherché dans les voyages le propre sens de sa vie. Avec son allure de jeune homme, son sourire tendre, il nous fait visiter sa maison des souvenirs, où, du sol au plafond, sont empilés pêle-mêle des boîtes de négatifs, des tirages de tous acabits, des ouvrages anciens, des dessins donnés par ses amis peintres, des objets dénichés au cours de soixante années de déambulations. « *C'est un désordre organisé* » précise-t-il, « *je suis le seul à pouvoir retrouver mes petits* ». Il voulait nous montrer une photographie prise au Mexique en 1965. « *C'est un tableau !* », nous sommes-nous exclamés. Un compliment malheureux. C'est exactement ce qu'il ne faut pas lui dire, même s'il avoue ses affinités avec Corot pour ses lumières, Courbet pour ses paysages, Malevitch pour ses formes géométriques, Hopper pour ses formes abstraites.

Dès ses premiers clichés, Bernard Plossu a inventé une grammaire visuelle où se côtoient la subjectivité, la simplicité, le sensoriel et une rigueur de composition. Et ce sont ses photographies en couleur, moins reconnues, que nous avons souhaité mettre en lumière, avec ces tirages Fresson précisément. La texture particulière et le rendu très subtil de ce procédé pigmentaire, inventé au XIX^e siècle par la famille du même nom basée à Savigny-sur-Orge, répondent à merveille à la focale sans esbroufe du photographe, soucieux de mettre à distance le spectaculaire et le grandiloquent. Se dévoilent alors des images de poésie, de celle qui fait entendre le frémissement du monde et de ses formes. Avec ce rendu poudré, légèrement charbonneux, qui confère aux paysages un aspect irréel.

📍 RUE SAINT-VINCENT

Exposition réalisée en collaboration avec la galerie Camera Obscura à Paris.

Remerciements
à *Didier Brousse*
et *César Champetier*.



© Sophie Zénon / Festival Photo La Gacilly
pour le Conseil départemental du Morbihan

SOPHIE ZÉNON

FRANCE • NÉE EN 1965

LA MÉMOIRE DES PIERRES

À la découverte d'un patrimoine rural sensible en Morbihan



Quittez un moment les grands sites touristiques, certes non dénués de charme, dont regorge le Morbihan, et prenez les chemins de traverse, enfoncez-vous dans la lande bretonne, longez les sentiers côtiers, perdez-vous dans des hameaux reculés. Vous découvrirez des trésors méconnus, bâtis, sculptés, façonnés dans des temps parfois immémoriaux, qui témoignent de la diversité des activités exercées autrefois, mais aussi les ferments d'une culture que nous ont légués les anciens. Ici, une chapelle aux tympans dentelés ; plus bas, un lavoir dessiné en creux ; là, un manoir en ruines ou un calvaire imposant en granit ; plus loin, un site mégalithique aux alignements sans fin qui avait tant ébloui Stendhal : « *Cette antique procession de pierres profite de l'émotion que donne le voisinage d'une mer sombre...* »

L'espace d'un hiver, de Locuan à Locmaria, de l'île d'Arz à Guehenno, la plasticienne Sophie Zénon a sillonné notre territoire du Morbihan, accompagnée de Diego Mens, conservateur du patrimoine au Conseil départemental initiateur de cette nouvelle commande photographique. Ce qui l'a marquée ? « *Cette imbrication du granit au paysage, et au végétal en particulier. Il s'en dégage une atmosphère tantôt sereine, tantôt mélancolique, propice à une forme d'introspection et de méditation.* »

D'où un dispositif radical de prises de vues, souhaité par cette artiste qui, sans relâche, cherche à expérimenter le médium photographique pour donner naissance à des œuvres organiques, vibrantes et poétiques. Sophie Zénon a pris ici le parti de la frontalité et des plans d'ensemble. Elle a eu recours à une technique ancienne, celle de l'orotone, un tirage photographique sur plaque de verre à la gélatine d'argent sur laquelle elle a appliqué au pinceau une dorure à l'or. Et le spectateur de découvrir un objet précieux, délicat, fragile, intemporel, aux tonalités noir et feu, comme en écho à ces monuments sacrés, chers au cœur de leurs habitants.

Dans le labyrinthe végétal de La Gacilly, les photographies, imprimées en grand format sur aluminium brossé, scintillent, se parent de jeux d'ombres et de lumières, et d'un surprenant effet de profondeur.

◆ LABYRINTHE VÉGÉTAL

Commande photographique réalisée avec le soutien du Conseil départemental du Morbihan.



Remerciements à Diego Mens,
conservateur du patrimoine.

**DROIT
À LA CULTURE
POUR TOUS**





© Collège Jean Rostand (Muzillac), Cédric Wachthausen
Festival Photo des collégiens 2024

FESTIVAL PHOTO DES COLLÉGIENS DU MORBIHAN

13^E ÉDITION - L'ESPRIT DU SPORT



À l'horizon, se dessinent les Jeux olympiques et Paralympiques de Paris 2024, une célébration mondiale du sport, de la passion et du dépassement de soi. Cette année, à travers le thème « L'Esprit du Sport », les élèves sont invités à explorer, capturer et traduire l'harmonie entre l'effort, la détermination et la beauté du sport.

Cette thématique invite les collégiens à réfléchir à la façon dont les valeurs du sport peuvent améliorer notre manière de vivre ensemble. Dans un monde en constante évolution, où les différences peuvent parfois diviser, le sport a le pouvoir de rassembler, d'inspirer et de forger des liens indéfectibles. Praticué en plein air, il est aussi une source de ressourcement à la nature et les expériences aujourd'hui se multiplient pour allier sport, besoin d'oxygène et découverte de notre environnement.

Le mouvement olympique, incarné par la devise « Plus vite, plus haut, plus fort » met en avant des valeurs universelles telles que l'excellence, le respect, la solidarité et la paix. Ces valeurs, sur lesquelles se construit l'esprit olympique, ont le potentiel de créer un monde meilleur.

Nous confions aux élèves la tâche de capter ces valeurs à travers leur objectif. À eux de nous montrer comment le sport transcende les barrières de la langue, de la culture et de la nationalité, mais aussi, comment le sport favorise l'inclusion, la compréhension mutuelle et le vivre ensemble.

Nous invitons les élèves à nous surprendre et nous guider vers une vision plus lumineuse de notre avenir collectif ; à donner vie à l'esprit du sport. Cette 13^e édition est un appel à l'exploration de l'impact positif que le sport peut avoir sur notre société.

LES HALLES

Avec le soutien et la collaboration active du Conseil départemental du Morbihan.





© Collège Saint-Louis (Lorient), Bettina Clasen
Festival Photo des collégiens 2024

UN PROJET PÉDAGOGIQUE À L'ANNÉE



Ce projet, réalisé grâce au partenariat entre le Conseil départemental du Morbihan et l'association du Festival Photo La Gacilly, fédère chaque année 16 établissements publics et privés du département, autour d'un projet pédagogique annuel basé sur la découverte de la photographie.

Accompagnés par 7 photographes professionnels, ces 16 collèges publics et privés du département du Morbihan engagés dans l'opération travaillent pendant toute l'année scolaire 2023-2024 sur le thème « L'Esprit du sport ».

Analyse du sujet, construction du synopsis, réalisation des prises de vue, editing et rédaction des légendes, les élèves seront les auteurs d'une exposition pleinement intégrée à la programmation de la 21^e édition du Festival Photo La Gacilly. Leurs travaux seront exposés en Autriche en 2025 à l'occasion du Festival Photo La Gacilly-Baden en écho aux créations de jeunes autrichiens qui travailleront sur ce même thème.

LES PHOTOGRAPHES PARRAINS / MARRAINES

Bettina Clasen, Éric Frotier de Bagneux, Hervé Le Reste, Frédéric Mouraud, Aude Sirvain, Pauline Tezier Flandrin, Cédric Wachhausen.

LES COLLÈGES ENGAGÉS

Mathurin Martin (Baud), Notre-Dame de la Clarté (Baud), Sainte-Marie (Elven), Saint-Anne (Guémené-sur-Scorff), Émile Mazé (Guémené-sur-Scorff), Pierre et Marie Curie (Hennebont), Sainte-Anne (La Gacilly), Sainte-Barbe (Le Faouët), Tréfaven (Lorient), Saint-Louis (Lorient), Yves Coppens (Malestroit), Jean Rostand (Muzillac), Goh Lanno (Pluvigner), Romain Rolland (Pontivy), Sainte-Anne (Quiberon), De Rhuys (Sarzeau).

ACCOMPAGNER L'ÉVEIL CULTUREL TOUT AU LONG DE LA VIE

DÉMARCHE PÉDAGOGIQUE ET ACTION CULTURELLE :

Pour accompagner au mieux les publics dans leur découverte des expositions, l'équipe du Festival Photo La Gacilly poursuit ses actions de médiation et de sensibilisation à destination du plus grand nombre, et ce dès le plus jeune âge.



© Jean-Michel Niron / Festival Photo La Gacilly 2022

OFFRE PÉDAGOGIQUE :

Dans un souci d'éveiller les plus jeunes à la photographie et aux thématiques du festival, différents formats de médiation et ressources pédagogiques sont proposés aux établissements scolaires et structures jeunesse :

- Des dossiers pédagogiques à destination des primaires et des secondaires, pour préparer la visite du festival en amont, la découverte des expositions et prolonger l'expérience de visite.
- Des outils pédagogiques pour mener sa visite du festival en toute autonomie : outils gratuits d'auto-médiation et des suggestions de parcours de visite.
- Une offre de médiation culturelle à la carte pour chaque groupe d'âges : visite guidée, atelier ou visite-atelier.
- Des rencontres ponctuelles avec les photographes pendant l'inauguration.

→ Sur réservation

Infos et réservations :
reservations@festivalphoto-lagacilly.com
02 99 08 68 00

VISITES GRAND PUBLIC

Découvrez la programmation du Festival à travers la visite guidée d'une sélection d'expositions. Un moment privilégié pour aborder les œuvres des photographes internationaux.

Durée : 1h → Sur réservation

ATELIERS GRAND PUBLIC

Durant l'été, complétez votre visite du Festival par des ateliers photographiques dirigés par les photographes professionnels Maxime Riché et Philippe Caharel. Tour à tour, ils vous guideront dans la pratique de deux approches photographiques.

Atelier 1 ▪ Balade photographique

10h00 à 17h00

Mercredi 10 juillet, les samedis 3 août et 24 août.

Matériel requis : un appareil photo numérique (même entrée de gamme, même compact).

→ Sur réservation

Atelier 2 ▪ Phytotypie, tirage avec des plantes

Durée : 1h30

Le mercredi 24 juillet et le samedi 17 août.

→ Sur réservation

VISITES PRIVÉES

Réservez votre visite guidée privée du Festival, pour un moment privilégié en famille ou entre amis.

Durée : 1h ou 1h30 → Sur réservation

OUTILS D'AUTO-MÉDIATION

Exploration ludique

Pour visiter de manière ludique et en toute autonomie les expositions, le Festival met gratuitement à disposition deux outils de médiation :

- Le rallye-photo
- Le sac Zoom-Zoom

Davantage d'informations suivront prochainement sur le site internet.

Prêt gratuit en échange d'une pièce d'identité, au Point Infos, Place de la Ferronnerie.

→ Réservation obligatoire pour les groupes.

**UN FESTIVAL
INTERNATIONAL**



FESTIVAL PHOTO LA GACILLY-BADEN



© Lois Lammerhuber / Festival Photo La Gacilly-Baden 2024

Depuis 2018, le Festival Photo La Gacilly s'internationalise et s'exporte à Baden en Autriche. Cité impériale et thermale nichée dans un écrin de nature, située à 30 kilomètres au sud de Vienne, Baden cultive comme La Gacilly une vision durable de l'environnement et un amour de l'art.

Alors que cet été en Bretagne, la 21^e édition du Festival dévoile sa programmation *Australie & autres regards*, le Festival Photo La Gacilly-Baden inaugure sa 7^e édition et présente avec une nouvelle mise en espace, l'intégralité de la programmation 2023 *La Nature en héritage*.

Les photographes exposés bénéficient ainsi d'une seconde occasion de faire découvrir leur travail et de rencontrer un nouveau public, dans un cadre garantissant leurs droits et leurs rémunérations.

Porté chacun par des associations, les deux festivals collaborent également sur des projets d'éducation artistique et culturelle et mutualisent notamment leurs réflexions pour réduire leur impact environnemental, à commencer par la réutilisation des photographies produites pour deux éditions.

L'été dernier, le Festival Photo La Gacilly-Baden a réuni plus de 270 000 visiteurs lors de sa 6^e édition, portant ainsi à plus de 600 000 visiteurs chacune des éditions présentées sur deux ans à l'échelle du territoire européen.

Festival Photo La Gacilly-Baden
15 juin > 15 octobre 2024
7^e édition – **Welt Natur Erbe**
(*La Nature en héritage*)

Lois Lammerhuber,
Directeur
Festival Photo La Gacilly-Baden

Florence Drouhet,
Directrice artistique
Festival Photo La Gacilly-Baden

PROGRAMMATION ÉVÉNEMENTIELLE



AGENDA



Tout au long de l'été, le Festival invite à découvrir la programmation sous le prisme d'autres formes artistiques. Il vit alors au rythme de rencontres, débats, projections ou encore spectacles vivants, en synergie avec des acteurs du territoire.



© Jean-Michel Niron / Festival Photo La Gacilly 2022

Week-end inaugural du 22 et 23 juin :

En prélude à l'ouverture du Festival, nous proposons un week-end spécial en présence des photographes de la 21^e édition, les 22 et 23 juin 2023. Au programme : visites d'expositions, séance de dédicaces et conférences.

Week-end des 21 & 22 septembre :

Pour la 6^e année consécutive, le Festival Photo La Gacilly propose un temps fort d'animations à l'occasion des Journées européennes du patrimoine.

Programme complet des événements à venir, sur notre site internet : festivalphoto-lagacilly.com

L'ASSOCIATION & SES VALEURS



FESTIVAL PHOTO LA GACILLY, UN VILLAGE DANS LES IMAGES



21 ANS

4 MOIS D'EXPOSITIONS

**UN FESTIVAL OFFERT
EN ACCÈS LIBRE**

**+ DE 300 000
FESTIVALIERS
SUR L'ÉTÉ**

**800 PHOTOS EXPOSÉES
EN GRAND FORMAT
DANS L'ESPACE PUBLIC**

**PLUS DE 20 PHOTOGRAPHES
INTERNATIONAUX EXPOSÉS
CHAQUE ÉTÉ**

**350 ÉLÈVES PARTICIPANTS
AU PROGRAMME
LE FESTIVAL PHOTO
DES COLLÉGIENS**

**UN FESTIVAL INTERNATIONAL :
LA GACILLY
ET LA GACILLY-BADEN
(AUTRICHE)**

**+ DE 5 M DE VISITEURS
DEPUIS 2004**

**350 PHOTOGRAPHES
EXPOSÉS
DEPUIS 2004**

Depuis sa création en 2004, l'association Festival Photo La Gacilly expose chaque été le meilleur de la création photographique contemporaine, documentaire et artistique. Il propose à son public une vingtaine de galeries à ciel ouvert, qui interrogent les relations entre l'humain et son environnement et explorent les nouveaux enjeux de nos sociétés.



© Jean-Michel Niron / Festival Photo La Gacilly 2023

Les photographies habillent, en grand format et en plein air, les rues, les jardins et les venelles de La Gacilly, dont le magnifique patrimoine bâti et naturel offre un écrin parfait aux plus de 800 images exposées. L'espace public devient un espace scénique, partagé et accessible à toutes et tous, gratuitement.

En famille ou entre amis, fidèles connaisseurs ou néophytes, le Festival Photo La Gacilly permet à chacun de ses désormais plus de 300 000 visiteurs annuels de s'interroger sur sa relation au monde et à la nature mais également de découvrir ou redécouvrir des aires géographiques parfois méconnues ou oubliées.

UN VILLAGE DANS LES IMAGES



UNE PROGRAMMATION ARTISTIQUE D'EXCELLENCE

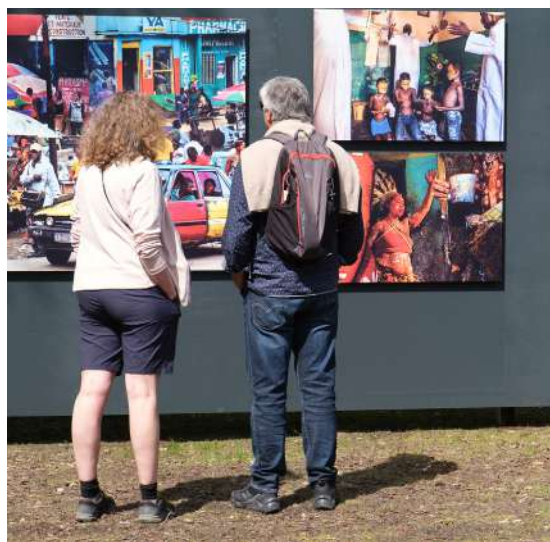
Sarah Moon, Jacques Henri Lartigue, Yann Arthus-Bertrand, Claudia Andujar, Elliott Erwit, Robert Doisneau, Seydou Keïta, Karen Knorr, Sebastião Salgado, Josef Koudelka, etc. Depuis 2004, près de 350 photographes parmi les plus prestigieux ont été exposés. Le Festival Photo La Gacilly met à l'honneur une photographie éthique et humaniste croisant les regards de photographes issus de l'art et du photojournalisme qui interrogent notre rapport au monde et à notre environnement.

UN FESTIVAL ENGAGÉ SUR LES GRANDS ENJEUX DE SOCIÉTÉ

Traditionnellement, chaque année, une double thématique est développée, alliant un focus sur la création contemporaine propre à un pays ou un continent (2022 : les pays du Moyen-Orient, 2021 : les pays nordiques, 2020 : l'Amérique latine, 2019 : les pays de l'Est...), avec une problématique sociétale et environnementale (2020 : la biodiversité, 2018 : la Terre en question, 2017 : la relation Homme / Animal...).

En abordant ces grands thèmes dans une approche artistique et esthétique, le Festival fait écho aux préoccupations de chacun. À travers ses expositions et le regard des photographes, le Festival Photo La Gacilly est depuis plus de 20 ans vecteur d'information, de sensibilisation et de mobilisation du grand public aux enjeux environnementaux et sociétaux. La connaissance des peuples du monde entier au service d'une vision humaniste de la société est au cœur du projet de l'association.

Pendant 4 mois, le Festival est accessible au plus grand nombre, sans billetterie ou justificatif d'entrée à fournir. Le public familial, issu du champ social et du handicap, fait partie intégrante des 300 000 visiteurs qui ont pu découvrir l'édition 2023. Par ailleurs, l'association renforce ses actions envers les publics via son service des publics qui développe de nombreux projets de médiation culturelle, et ce tout au long de l'année.



© Jean-Michel Niron / Festival Photo La Gacilly 2023



© Michel Ségalou / Festival Photo La Gacilly 2023

UN VECTEUR DE COHÉSION ET DE DÉVELOPPEMENT

À l'échelle de la Bretagne, au niveau national et international, le Festival Photo La Gacilly est reconnu comme un événement culturel structurant qui contribue au développement et au rayonnement du territoire et de la région. Porté par une association qui fédère des partenaires publics et privés fidèles et sincèrement impliqués sur des valeurs communes, le festival en tant qu'évènement de cohésion territoriale, de sens et d'attractivité participe à un modèle vertueux de développement.



© Jean-Michel Niron / Festival Photo La Gacilly 2022



© Michel Ségalou / Festival Photo La Gacilly 2022

RÉSEAUX ARTISTIQUES & CO-CONSTRUCTION AVEC LES ACTEURS CULTURELS



Co-construire et faire ensemble : par la mise en partage de compétences et d'expériences au sein de réseaux artistiques, et la mise en place de projets en collaboration avec d'autres acteurs culturels, régionaux et nationaux, l'association du festival souhaite favoriser les synergies et le croisement des regards. Une force collective pour mieux servir et défendre la création photographique et une politique des publics dans les territoires.

ART CONTEMPORAIN EN BRETAGNE



Créé en 2002 autour des structures œuvrant dans le champ de l'art contemporain en région, le réseau a.c.b a évolué en 2021 et fédère aujourd'hui les professionnels et acteurs du secteur en Bretagne.

L'association a pour objet de mettre en œuvre une démarche coopérative pour la structuration et le développement du secteur de l'art contemporain en Bretagne.

www.artcontemporainbretagne.org

LE COLLECTIF DES FESTIVALS



Adhérente du Collectif des festivals depuis 2011, l'association du Festival partage avec les autres événements culturels en Bretagne, réflexions et moyens d'action sur les questions environnementales et sociales que posent leur organisation.

www.lecollectifdesfestivals.org

UNE TRAVERSÉE PHOTOGRAPHIQUE



Le Festival inscrit sa démarche dans *Une traversée photographique en Bretagne*, qui prend désormais la forme d'une manifestation annuelle depuis 2023. Fédérant des acteurs qui proposent une programmation estivale autour de la photographie contemporaine, cet événement permet la circulation et le croisement de publics à travers toute la Bretagne.

www.traverseephotobretagne.fr

FESTIVALS EN MOUVEMENT



Le Festival Photo La Gacilly participe au projet national « Festivals en mouvement », qui vise à travailler sur le plus gros impact environnemental des festivals : la mobilité.

Pendant 3 ans, avec 50 festivals français accompagnés par leur structure régionale et le réseau R2D2, le Festival Photo La Gacilly va expérimenter et documenter des alternatives bas carbone pour se rendre en festival.

RÉSEAUX DÉVELOPPEMENT DURABLE



Le Festival Photo La Gacilly s'inscrit dans une dynamique collective au travers de réseaux permettant la mise en relation de professionnels portés par le même souci du développement durable et solidaire.

LE COLLECTIF DES FESTIVALS



Depuis 2011, le Festival Photo La Gacilly est adhérent du Collectif des Festivals, association accompagnant une trentaine de festivals bretons signataires de la Charte des festivals engagés pour le développement durable et solidaire en Bretagne.

www.lecollectifdesfestivals.org

GREEN MORBIHAN



Green Morbihan, association soutenue par l'Agence départementale du tourisme du Morbihan, fédère les professionnels du tourisme et des loisirs du territoire morbihannais qui ont en commun de partager une même vision d'un tourisme durable avec leurs visiteurs.

www.morbihan.com/accueil/decouvrir/art-de-vivre/green-morbihan

1% POUR LA PLANÈTE



Cette organisation à but non lucratif, connecte les mécènes et entreprises avec les associations porteuses de projets, pour accélérer efficacement les dons au profit de l'environnement. Depuis septembre 2019, l'association du Festival Photo La Gacilly est agréée comme organisme récipiendaire des dons.

www.onepercentfortheplanet.fr

RÉSEAU PRODUIT EN BRETAGNE



Le Festival Photo La Gacilly s'engage auprès du réseau Produit en Bretagne qui contribue à la dynamique économique et culturelle de la Bretagne dans un esprit d'éthique et de solidarité, favorise le développement de l'emploi et souhaite accroître la responsabilité sociétale de ses membres.

www.produitenbretagne.bzh/le-reseau

INFORMATIONS PRATIQUES



© Jean-Michel Niron / Festival Photo La Gacilly 2022

Le Festival est ouvert du vendredi 21 juin au dimanche 3 novembre 2024 inclus.

Les expositions sont toutes gratuites et situées à l'extérieur dans l'espace public ; les festivaliers peuvent y accéder librement à tout moment.

Prévoir au moins une journée pour découvrir les 20 expositions de l'édition 2024.

Nous conseillons à nos visiteurs de commencer leur visite par le Point Infos, situé cette année dans l'Office de Tourisme, où ils pourront trouver tous les renseignements concernant l'édition et recevoir le plan-programme présentant l'ensemble des expositions et activités proposées.

📍 POINT INFOS

Place de la Ferronnerie

Ouvert 7j/7

Juin et Septembre de 10h à 18h

Juillet et Août de 10h à 19h

Informations concernant les expositions, les visites, les ateliers, les outils d'auto-médiation, le plan-programme et les produits dérivés.

CATALOGUE DES EXPOSITIONS

À l'occasion de cette 21^e édition le Festival édite un catalogue bilingue français-anglais avec l'ensemble de sa programmation.

Catalogue disponible au Point Infos du Festival, Place de la Ferronnerie, à la Librairie La Grande Évasion, rue La Fayette et installée derrière les locaux de l'Office de Tourisme.

Le catalogue sera également disponible dans plusieurs librairies grâce au diffuseur Coop Breizh.

21^e édition – Festival Photo La Gacilly

Édition bilingue français-anglais

Disponible à partir du 21 juin 2024

TRANSPORTS

Situé en Bretagne Sud, entre les villes de Rennes, Vannes et Nantes, La Gacilly est une cité vivante qui a su trouver un équilibre entre économie moderne et respect de la nature.

1h de Rennes / Vannes / Nantes

2h30 de Paris en train



*Catalogue 2023

NOS PARTENAIRES



PARTENAIRES PUBLICS



GRANDS PARTENAIRES



LABORATOIRES PHOTOGRAPHIQUES



PARTENAIRES



PARTENAIRES MÉDIAS



RÉSEAUX



Cette 21^e édition vous est aussi proposée grâce au soutien de :

NOS PARTENAIRES TECHNIQUES :

Offset 5 ▪ Europcar ▪ Meta France ▪ Partition Architecture ▪ ACB Décoration ▪ PixTrakk ▪ Coop Breizh ▪ IMAYE Graphic

NOS PARTENAIRES INSTITUTIONNELS :

Les Champs Libres ▪ Fondation Yves Rocher ▪ Ciné Manivel ▪ Artémisia ▪ Théâtre Équestre de Bretagne ▪ Librairie La Grande Évasion ▪ Comité des fêtes de La Gacilly ▪ La Main Fraternelle ▪ Fonds de dotation Trajectoires ▪ Les Musicales de Redon ▪ Galerie Albert Bourgeois de Fougères Agglomération ▪ Centre Social Ti Mozaik de Guer ▪ Mission Locale du Pays de Redon et de Vilaine ▪ Réseau Canopé.

Sans oublier les festivaliers, adhérents et bénévoles qui nous soutiennent et nous font confiance chaque été.



CONTACTS



Festival Photo La Gacilly

Mélina Le Blaye

Relations publiques & relations presse

+33 (0)6 23 66 04 75

+33 (0)2 99 08 68 00

melina.le-blaye@festivalphoto-lagacilly.com

Maison de la Photographie
Place de la Ferronnerie
56200 La Gacilly



Agence de presse

2^E BUREAU

**Martial Hobeniche,
Marie-René de La Guillonnière
et Mathilde Sandlarz**

+33 (0)1 42 33 93 18
lagacilly@2e-bureau.com



Création graphique

Atelier Michel Bouvet
Azadeh Yousefi



Exécution graphique

Festival Photo La Gacilly
Service Communication



festivalphoto-lagacilly.com
[@lagacillyphoto](https://www.instagram.com/lagacillyphoto) #lagacillyphoto

